

Journal d'un hypnotisé (fragments publiables)

André Major

Volume 14, Number 3 (81), July 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30611ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, A. (1972). Journal d'un hypnotisé (fragments publiables). *Liberté*, 14(3), 25–29.

Journal d'un hypnotisé (fragments publiables)

(. . .) Ce que Godbout laissait entendre dans *Écrire*,⁽¹⁾ c'est tout simplement qu'écrire, et vivre, en marge de l'Histoire revient à se disqualifier, à se mettre hors-jeu et à fonctionner dans l'irréalité. On peut vouloir échapper à l'hypnose québécoise, j'en sais quelque chose. La fuite, on s'y connaît. Plus qu'un thème littéraire ou sociologique, c'est la solution la plus évidente et la plus facile, donc la plus tentante. Solution qui n'en est pas une sur le plan collectif, et je doute que sur le plan individuel elle soit féconde. Un refus de faire face. Il y a une expression courante qui résume bien cette attitude frileuse : je sacre mon camp. Je l'ai sacré il y a deux ans, sous prétexte de me désintoxiquer du Québec, de la québécity et de ses relents. Je partais comme on saute par la fenêtre, de peur de passer au feu.

Au début, il y eut les terrasses, l'agitation touristique, les vieilles rues, les murs, les monuments, ces restes d'empire, ce culte de la vie momifiée, statufiée, sacralisée. Et mon incapacité d'adorer la cathédrale de Chartres, étant surtout attiré par les petites rues tortueuses, les fleurs aux fenêtres, les dédales, les conversations de café, les septuagénaires à vélo, les auberges du Quercy, de la Sologne, les odeurs changeant d'une région à l'autre, le parler devenant de plus en plus accentué à mesure qu'on descendait vers Toulouse. Je rêvais d'être un simple voyageur, un passant ni plus ni moins, observateur

(1) Le texte de Jacques Godbout intitulé *Écrire*, a été publié dans *Liberté*, numéro 77.

ayant la décence de passer inaperçu. Comme si c'était possible. Sitôt que j'ouvrais la bouche, je me trahissais. « Ah ! Mais monsieur est Canadien ! » Inutile d'affirmer ma québécoïté, elle n'avait pas cours hors du pays. Canadien, donc, je l'étais bien malgré moi, en dépit de mes protestations.

Une fois installé en plein pays cathare, au coeur de l'Occitanie (revendiquant soit dit en passant son autonomie), je me promettais d'oublier ce que mon passeport voulait dire ou ne voulait pas dire. Enfin maître de mon temps, il me restait à vivre. Et vivre en écrivant, qu'est-ce que cela suppose sinon qu'on se saigne à blanc ? Le paradoxe n'en était pas un puisque, venu ici pour m'oublier, je ne pouvais faire autrement que me souvenir — me lamenter pour reprendre notre devise nationale corrigée astucieusement par Godbout. Plus j'écrivais, plus je m'enfonçais honteusement dans la réalité, et la réalité s'appelait Montréal, quoi que je fasse pour éviter ce retour en arrière, cet envoûtement, cette hypnose. Dépourvu de tout sentiment religieux, pas moyen de me libérer de l'hypnose par une quelconque démarche mystique, même importée d'Orient, croyant toujours que toute mystique est mystification, démission de la personnalité, renoncement à soi et au monde. ⁽¹⁾ Pas question de me laisser avoir. Et d'autant moins que la crise d'octobre me parvenait via les ondes oertéeffiennes. Disons seulement que ma fuite débouchait sur un cul-de-sac où, à la faveur des événements, j'allais vivre coincé entre une France étrangère et un Québec lointain, situation portant à la schizophrénie. J'étais ici tout en mangeant français, sous un toit de tuiles, ou à l'ombre de l'horrible figuier du jardin.

Isolés, n'ayant à peu près pas de contacts avec les indigènes, les étudiants québécois se retrouvaient par un besoin viscéral de se sentir entre eux et de parler de là-bas — longues soirées, je me souviens, à boire, à discuter, à sacrer surtout, façon directe de parler de ce qu'on avait cru quitter et qui ne nous quittait pourtant jamais. La France pompidolienne n'arrivait pas à me distraire du Québec engrècé par les me-

(1) Le 19 mai, dactylographiant ceci, je me trouve un peu baveux de prendre de haut tous ceux qui trouvent refuge dans des formes de culture qui me demeurent étrangères. J'ai, moi aussi, ma mystique. Piotte m'a déjà traité de « matérialiste sensualiste », et j'ai fini par plaider coupable.

sures de guerre. L'hypnose, toujours l'hypnose. Maladie dont on ne guérit pas en fuyant, encore moins en la niant. Tant que l'Histoire ira à rebours de notre libération, nous demeurerons les personnages d'un cauchemar dont nous essaierons en pure perte de nous éveiller. A commencer par l'écrivain s'il n'a pas l'illusion de créer à partir de rien. Moi, en tout cas, je sais que si je raconte quelque chose, c'est à partir du fait divers collectif, même inspiré par un événement strictement personnel. Ce qui m'arrive passe par les autres et, par conséquent, j'incrimine mes semblables tout autant que moi.

Un an, quand j'y pense, à crever d'inquiétude et d'ennui, à comprendre que l'éloignement m'attachait davantage que la présence qui, elle, peut être libératrice dans la mesure où elle est active, c'est-à-dire créatrice. Un an à constater que faire des détours ne mène à rien et qu'à moins de se crever les yeux, il faut voir ce qui est. Drôle de pays tout de même d'où on sort en courant et où on revient, fou de joie, retrouvant enfin l'espace, la familiarité cent fois plus chaleureuse que la verve assez sèche d'une France qui se lève tôt pour rattraper l'Amérique enviée et détestée en même temps. Les grandes rues de Montréal, les autos longues comme des paquebots, une certaine nonchalance qu'on avait oubliée, la bière, les gens sur leur balcon après souper, le complot permanent des esprits libérés contre l'esprit du pouvoir. Un drôle de pays à deux faces où on imagine mal Trudeau répondant à une lettre de Ferron ; de Gaulle, qui ne se prenait pourtant pas pour un petit personnage, répondit un jour à Sartre en l'appelant « Mon cher maître », figure de style tant qu'on voudra, ça veut dire que le Président de la République ne jette pas au panier le message d'un écrivain important. Il faut dire qu'ils parlent la même langue ou à peu près, quoiqu'ils ne soient pas du même bord, tandis que Trudeau, plus buté que jamais, ne pourrait rien comprendre à une intervention de Ferron. Il y aurait au départ un malentendu sur le mot pays et puis une mésentente profonde sur la réalité même du pays.

C'est pour dire à quel point nous vivons englués dans l'ambiguïté, dans l'entre-deux, dépossédés mais pas assez, pas au point d'en avoir mal au ventre ; seulement humiliés et

éloignés du pouvoir. Et prisonniers d'une liberté dont le principe est vicié, nourris par l'ennemi, soutenus par lui, ce qui lui permet d'ailleurs d'affirmer que nous mordons sa main charitable. Ce n'est pas à nous seuls d'avoir honte. Si l'homme est le produit de son pouvoir, comme le prétend Vadeboncoeur, nous avons en tant que peuple une maudite bonne excuse qui ne nous dispense pas, d'un autre côté, d'avoir la volonté de puissance nécessaire à toute libération. Parce qu'en fin de compte voulons-nous vraiment, sommes-nous seulement capables de vouloir un avenir neuf, calqué sur nous-mêmes ? Le passé a trépassé pour de bon, c'est un fait. Même nos pires conservateurs s'en éloignent, les narines pincées. Nous voilà donc dans une sorte de vide où tout est possible. Mais parier pour un avenir québécois ne suffit plus. Ce serait même un piège. Vivre dans le futur comme on a vécu dans le passé serait une façon de ne pas faire violence à la force des choses, bien présente, elle. La force des choses, alliée au gros bon sens, au réalisme de la courte vue à la Bourassa, voilà sur quoi misent les profiteurs de notre dépendance. A cette force quasiment naturelle, il nous revient d'opposer la force de notre refus, de notre profonde anarchie, et tant pis si elle a quelque chose d'anachronique. Tant pis si elle nous coûte cher. Tant mieux plutôt : nous perdrons peut-être l'habitude de courir des risques calculés. Tout fond dans la mollesse ici parce que la force des choses a un prodigieux don d'absorption. Elle arrive à digérer n'importe quoi, y compris ce qui devrait lui rester sur l'estomac.

Mais je m'éloigne du sujet, qui était le texte de Godbout. Dans une situation aussi anormale que la nôtre, aussi ambiguë, l'écrivain ne peut échapper sans se perdre à la problématique nationale, ça saute aux yeux. Mais il y a là un danger, c'est de nous étouffer de nos propres mains, de folkloriser ce « texte national », faute d'une distance critique. En un mot, de nous mettre à l'abri des courants d'air du monde. Nous en sommes encore à définir ce que nous devenons, et nous deviendrons nous-mêmes, non seulement en ajoutant notre fragment au texte national, création personnelle recréant l'univers collectif, mais en nous exposant à toutes les confrontations possibles, source d'une critique perpétuelle

sans laquelle on tombe dans la folklorisation. Après nous être si longtemps choisis en fonction des autres, il est temps que nous commencions à nous choisir par opposition à ce qui nous est étranger. Par opposition à l'Europe et aux Etats-Unis, et par opposition à nous-mêmes, on l'oublie. Ce *nous-mêmes* ambigu et double, complice de sa propre aliénation. J'ai eu besoin des Français pour comprendre un peu mieux ce que j'étais, et rejeter cette artificielle latinité que nos collègues nous inoculaient. Privilégier la connaissance de soi suppose qu'on tire de ses rapports avec les autres les leçons nécessaires à une critique de sa réalité.

En réaction contre la honte de soi, nous avons maintenant tendance à nous accepter les yeux fermés, perdant de vue l'objectif ultime de notre libération qui est de nous changer radicalement. Sans la réalisation de ce dessein historique, nous sommes condamnés au ghetto, et aux lamentations, dirait Godbout. Etre soi, à ce moment-ci, ne veut rien dire si on se contente de vivre de son passif canadien-français. On n'est pas Québécois, on le devient, à force d'être différent, à force de se créer un destin propre. Et chose certaine, le pouvoir de la parole coïncidera avec le pouvoir que le peuple aura sur la réalité. En attendant, nous n'avons qu'un seul grand thème littéraire possible, notre libération entendue au sens le plus large du terme — nous-mêmes à la rencontre de la liberté.

Je laisse la parole à Godbout qui voudra sans doute commenter ce commentaire.

ANDRÉ MAJOR